65

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1314



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





LE SOURD GUÉRI,

OU

LES *TU* ET LES *VOUS*,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR les CC. BARRÉ et LÉGER.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 Pluviose, an 2me. de la république.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

PRIX, trente sols.

A PARIS,

CHEZ le Libraire au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

An troisième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
Le Citoyen POLI.	*Chapelle.*
DORVAL, médecin.	*Leroux.*
ANDRE, jardinier.	*Léger.*
La citoyenne POLI.	*Sara.*
SOPHIE, fille du C. Poli.	*Dufay.*
MARIANNE.	*Delaporte.*

La Scène est à Paris.

LE SOURD GUÉRI,

OU

LES *TU* ET LES *VOUS*,

COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

La Citoyenne POLI, SOPHIE.

SOPHIE.

MAIS, ma bonne amie, où donc me conduis-tu si matin?

La Citoyenne POLI.

A la section, pour y entendre l'office.

SOPHIE.

L'office, à la section?

La Citoyenne POLI.

Oui, ma chère sophie.

AIR: *La comédie est un miroir.*

Le pur flambeau de la raison
A détruit cet affreux système,
Qui nous commandait la façon
De célébrer l'être suprême.

Fort de nos lois, qu'on doit bénir,
Chacun l'adore à sa manière ;
Un seul point doit nous réunir,
C'est d'être juste pour lui plaire.

SOPHIE.

Ce sont là, je le sais, les principes que l'on puise dans ces assemblées, où préside le vrai patriotisme, et la saine morale : aussi m'y rendrai-je avec grand plaisir.

La Citoyenne POLI.

Tu auras bien encore un motif pour n'être pas fâchée d'assister à cette fête.

SOPHIE.

Lequel ?

La Citoyenne POLI.

Quelqu'un que tu connais beaucoup, est chargé d'y présider, et de faire un discours.

SOPHIE.

Qui ! Dorval ?

La Citoyenne POLI.

Précisément ; il nous en a fait un mystère, je ne sais pas pourquoi, et je me fais un plaisir de le surprendre.

SOPHIE.

Mais il a donc tous les talens, médecin, officier et orateur.

La Citoyene POLI.

On ne pouvait exercer qu'un état, quand nous avions les maîtrises, les jurandes, les corps, les facultés, les parlemens et les grands conseils.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Tailleur.* (de Wicht.)

Toujours gêné par leurs arrêts,
C'est en vain qu'on était habile :
Il fallait, jadis, à grand frais,
Acheter le droit d'être utile.

Mais graces à la Liberté,
Tout à la fois on peut prétendre
A soulager l'humanité,
A l'éclairer, à la défendre.

SOPHIE.

Aussi n'ai-je qu'à m'applaudir du choix que tu m'as fait faire, et avec quel plaisir j'ai vu, en aimant Dorval, que la raison dans mon cœur était d'accord avec l'amour.

La Citoyenne POLI.

Eh! comment ne serais-je pas uniquement occupée de ton bonheur! Lorsqu'il y a deux ans, j'épousai ton père, ce ne fut ni l'intérêt, ni une passion aveugle qui me décidèrent : quoique naturellement jaloux et emporté, ton père a le cœur excellent, tu étais mon amie, il se montrait en bon patriote; j'estimais sa droiture et sa franchise; et le desir de m'attacher à une famille qui m'était chère à tous égards, me fit faire, sans regret, le sacrifice de ma liberté.

AIR : *Pourquoi la vieillesse.*

Jamais la richesse
N'aurait entraîné mes gouts :
Ses soins, ta tendresse
M'attiraient près de vous.

SOPHIE.

Qu'on est heureux quand l'amitié
Avec l'amour est de moitié.

ENSEMBLE.

Qu'on est heureux, etc.

SOPHIE.

Dorval, à me plaire
Eut des droits sacrés pour moi :
Ses soins pour mon père,
Et son respect pour toi.

La Citoyenne POLI.

Qu'on est heureux quand l'amitié
Avec l'amour est de moitié.

ENSEMBLE.

Qu'on est heureux, etc.

SOPHIE.

Mais, ma bonne amie, ne ris tu pas de la confiance avec laquelle Dorval a entrepris de guérir la surdité de mon père, et de la crainte qui lui a pris de ne pas réussir dès le moment que nous avons décidé que l'époque de cette guérison serait celle de son mariage avec moi.

La Citoyenne POLI.

Cela prouve combien il serait fâché de te perdre.

SOPHIE.

AIR : *Nouveau* (du C. Léger.)

De son art, pour guérir mon père,
Dorval semblait être certain ;
Et lorsque du succès je deviens le salaire,
L'amant intimidé doute du médecin.

La Citoyenne POLI.

Cela ne doit pas t'étonner :

L'homme est rempli de confiance,
Quand il travaille pour autrui ;
La crainte affaiblit l'espérance,
Sitôt qu'il travaille pour lui.

SOPHIE.

Cependant, je n'ai pas d'inquiétude ; il est certain que depuis plusieurs jours, mon père va beaucoup mieux, et même, la surdité est tout ce qui lui reste de la blessure honorable qu'il a reçue en combattant pour la patrie.

La Citoyenne POLI.

Oui, mais on nous a bien assurés qu'elle se dissiperait tout à fait, dès l'instant qu'on aurait levé l'appareil qui, nécessairement, doit l'empêcher d'entendre.

SOPHIE.

Il sera bien étonné d'apprendre que Dorval et moi nous n'attendons que son aveu et sa parfaite guérison pour nous unir.

La Citoyenne POLI.

Il sera bien plus étonné d'entendre tout le monde le tutoyer, lui qui était si susceptible sur la politesse du langage, qu'il ne voulait pas même souffrir que ses domestiques se tutoyassent entr'eux.

SOPHIE.

Mon père est trop bon patriote pour ne pas s'empresser de se conformer à l'usage.

AIR : *Il faut être tendre et pressant.* (du C. Léger.)

Pourrait-il regretter ce *vous*,
Dont l'orgueil consacra l'usage ;
Vous, des grands était le langage,
Toi, pour des égaux est plus doux.
Dans un régime monarchique,
Si *toi*, blessait la vanité,
Il est, dans une République,
Le sceau de la fraternité.

La Citoyenne POLI.

Il faudra bien qu'il s'y habitue : sinon il payera, tout comme les autres, l'amende que j'ai prononcée contre toutes les personnes de la maison qui manqueront de parler le nouveau langage.

SOPHIE.

Tout le monde ici, jusqu'à Marianne, notre cuisinière, est sur cet article d'une scrupuleuse exactitude : il n'y a que le pauvre André, notre jardinier, qui n'en pourra jamais venir à bout : quand une fois il s'embrouille dans les *tu* et dans les *vous*, il n'y a pas moyen de l'en tirer.

La Citoyenne POLI.

Le voici, nous n'en allons pas finir.

SCENE II.

Les précédens, ANDRE.

ANDRE.

AIR : *Jupin, dès le matin.*

Ici, j'apporte en gros
Les papiers nouveaux,
Les feuilles, les journaux,
D'les r'cevoir,
D'les lire et les voir,
Autant qu'moi, je l'sai,
Tout le monde est pressé.
On y lit, des Français
Les grands succès :
Les beaux ou méchans traits
Que l'on a faits.
Les lois et les décrets
Rendus exprès
Pour que l'peuple soit heureux à jamais.
Je suis d'bon appétit,
Sans contredit,
La faim
M'prend d'grand matin,
C'est bien certain ;
Mais je déjeûn'rais mal,
Si je n'avais pas lû le journal.

La Citoyenne POLI.

Je sais qu'André est un très-bon patriote.

ANDRE.

Oh ! j'vous réponds, madame.... citoyenne, que personne ne l'est de meilleure foi que moi, à moins pourtant que ça ne soit vous.

La Citoyenne POLI.

Eh bien, te voilà encore pris avec tes *vous*.

ANDRE.

Oh ! mon dieu ! que je suis donc bête ; madame, j'te réponds que j'vous tutoyerai maintenant sans y manquer une seule fois.

SOPHIE.

Tu commences fort bien.

ANDRE.

Dame, écoutez donc, ça n'est pas si facile qu'on pense.

AIR : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

A nous traiter comm' ses enfans,
Ton bon cœur s'occupe sans cesse !
En toi, nous trouvons d'nos parens
Et les bontés, et la tendresse :
En te parlant avec les *toi*,
Si ma langu' n'est pas familière,
C'est qu'on m'a toujours dit, à moi,
Qu'il fallait respecter sa mère.

La Citoyenne POLI.

Un tel sentiment est suspect,
Il n'a jamais flatté le sage ;
Peut-on s'applaudir d'un respect
Qui, souvent, ne tient qu'au langage.
Quand, l'un par l'autre tutoyé,
Deux hommes sont d'intelligence,
Il me semble voir l'amitié
S'adresser à la confiance.

ANDRE.

Je devrais cependant être un peu accoutumé : car, quand j'suis avec l'citoyen Poli, faut voir comme j'm'en donne ; il est sourd, ça fait qu'il ne m'entend pas, et j'suis plus hardi : tiens, citoyen, que j'lui dis, voilà ton habit ; il regarde, puis, André, qu'il m'répond, je vous suis bien obligé ; bah ! que j'lui fais, tu badines, il n'y a pas de quoi ; et puis comme ça, pendant deux heures, nos conversations sont à mourir de rire ; j'ai l'air du bourgeois, et lui du jardinier de la maison.

La Citoyenne POLI.

C'est bien : porte les journaux au logis, nous les lirons quand nous serons de retour.

ANDRE.

Mais, si je les donnais au citoyen, il verrait de quoi il r'tourne, et en fait de langage, il se mettrait au pas.

La Citoyenne POLI.

Garde-toi d'en rien faire : tu sais bien que toute espèce d'application lui est interdite, jusqu'à sa parfaite guérison.

ANDRE.

C'est juste ; dans ce cas là, il ne les lira pas, madame, je t'en réponds.

La Citoyenne POLI.

Sophie et moi, nous allons à la Section, nous rentrerons dans une heure.

ANDRE.

Oui, citoyenne.

SOPHIE.

Dès que mon père sera réveillé, ais bien soin qu'il ne lui manque rien.

ANDRE.

Sois tranquille, citoyenne, mamzelle, j'en aurai le même soin que vous mêmes.

SCENE III.

ANDRE *seul.*

Les bonnes gens ! qu'on est heureux de vivre avec des citoyens de c't'acabit là : c'est doux, humain, sans

fierté, sans prétention ; ça fait le bien pour le seul plaisir de le faire : dame ! aussi, ce sont de vrais patriotes.... Voyons un peu si le citoyen portier m'a remis fidèlement tous les journaux.... Tiens ! un billet pour la citoyenne madame ; elle aurait bien pu le prendre tout de suite.... Le journal de Paris..... le journal du soir.... la feuille de la République. C'est pourtant pour savoir tout ce qu'il y a là-dedans, que j'ai appris à lire. C'est sûr que la révolution f'ra de moi, un docteur ; il y a pourtant ces *tu*, ces *vous*, qui m'embarrassent toujours.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

On dit qu' quand on sait la grammaire,
On sait quand il faut s'tutoyer.
Sur ça, j'deviendrai fort, j'espère,
Car je ne cess' de l'étudier.
Le papa Nicodème, (*bis.*)
M'instruit avec un soin particulier.
Quand on n'est qu'un, s'lon son système,
Quand on n'est qu'un, c'est singulier :
Mais quand on est deux, c'qu'il y a d'singulier,
Ces deux singulier, n'sont plus singuliers,
Ça fait un plurier. (4 *fois.*)

Certainement, c'est bien facile à comprendre ; car il est clair que quand on est deux, ça fait plus d'un, et que quand on dit vous, on n'dit pas toi : eh bien ! quoiqu'ça,

Je trouve (*bis.*) qu'c'est toujours singulier.

La citoyenne Mariane, notre cuisinière, à qui je fais la cour, me fait une guerre continuelle, sur le nouveau langage : mais je dis, je ne donne pas dans sa colère ; car, toutes bonnes citoyennes qu'elles sont, les femmes ne sont pas encore républicaines jusqu'aux oreilles.

SCENE IV.

ANDRE, MARIANNE.

MARIANNE, *accourant.*

ANDRÉ, André, le citoyen Poli vient de sonner, allons, vas vîte.

ANDRE.

AIR : *Un beau jour que Lubin.*

Un p'tit moment, mon cœur,
C'est envain qu'il m'appelle ;
Si je suis serviteur,
Je suis amant fidèle.
Ne pouvant concilier
Mon d'voir et la tendresse,
J'crois qu'on peut oublier
Son maîtr', pour sa maîtresse.

MARIANNE.

J'nai pas l'tems d't'écouter : à ton devoir, vîte.

ANDRE.

Comme vous me brusqués aujourd'hui.

MARIANNE.

Te voilà encore pris, avec tés *vous.* Allons, un gage.

ANDRE.

AIR : *Non, je parle comm' les autres.*

Que voulez-vous que j'te donne !
Tout ce que j'avons à moi,
C'est à toi.
Il n'me rest' que ma personne,
Encor en as-tu l'meilleur,
C'est le cœur.
J'ai l'tien, d'accord,
Je conviens qu'c'est un trésor,
Qui vaut mieux qu'l'or :

J'l'ai surpris,
J'l'ai conquis,
Et d'l'amour, ce qu'on tient,
Sans contredit, vous appartient.
Mais d'un tel bien,
Tu conçois bien
Qu'je n'donnerai rien.

Si j'te dis *vous*, c'est d'vot' faute;
Mon cœur sent, à vot' aspect,
Le respect:
Pour moi, n'soyez pas si haute,
Et traités plus doucement
Votre amant;
Il faut cesser,
Quand j'vous demande un baiser,
De me r'fuser:
Les faveurs,
Les douceurs,
Puis certain je n'sais quoi,
Qu'on veut avoir par-devers soi,
Font, jarnigoi!
Qu'il n'faut plus de loi
Pour se dire toi.

MARIANNE.

Il n'y a pas de raison qui tienne, tu as manqué à la consigne, il m'faut absolument un gage.

ANDRE.

Absolument? eh bien, ça m'est égal; mais faute d'espèces, il est permis de payer en nature.

MARIANNE.

Je ne suis pas exigeante, je te laisserai le choix.

ANDRE.

AIR: *Du C. Léger.*

Recevez cette simple rose;
Qu'à tes appas offre ma main.
Ce qu'aujourd'hui je vous propose,
Ma chér', tu me l'rendras demain.
Il n'suffit pas, suivant l'usage,
De donner sa main et son cœur;
Pour son époux, fillette sage,
Doit encor garder une fleur.

MARIANNE.

Tu prends joliment le chemin d'm'épouser. Au reste, j'ai un moyen sûr pour te mettre au pas. A chaque fois que tu me diras *vous*, notre mariage s'ra r'culé d'un jour. Je jugerai de ton amour, par ton exactitude à remplir ma volonté.

ANDRE.

AIR : *Si j'suis constant dans mon amour.*

Je n'manqu'rai pas de t'tutoyer,
Je t'en fais ici la promesse.

MARIANNE.

Un seul instant crains d'l'oublier,
Ou bien renonces à ma tendresse.

ANDRE.

J'm'en gard'rai bien.

MARIANNE.

Oui, garde-t-en bien.

ANDRE.

Sans cela, rien.

MARIANNE.

Oui, sans cela, rien.

ANDRE.

Par queuqu' p'tit' familiarité ;
D'dir' toi, donne-moi l'habitude.

(*Il l'embrasse.*)

MARIANNE.

Non pas ; à t'avoir écouté,
Tu me r'procherais demain ma promptiude.

ENSEMBLE.

ANDRE.

Je n'manqu'rai pas, etc.

MARIANNE.

Un seul moment, etc.

SCENE V.

Les précédens, Le Citoyen POLI.

Le Citoyen POLI, *accourant.*

ANDRÉ, Marianne, allez chercher ma femme, faites venir ma fille, amenez moi le docteur, préparez-nous un grand déjeûner; ne perdez pas un moment: dites-leur que je les attends ici.

(*André et Marianne sortent.*)

SCENE VI.

Le Citoyen POLI, *seul.*

LES pauvres enfans! comme ils vont apprendre avec joie, que ma surdité est totalement disparue! En me levant, j'ai voulu voir si ma blessure était bien cicatrisée, et en détachant l'appareil, je me suis apperçu que j'entendais tout, très-distinctement. Quelle agréable sensation! quand on a été si longtems privé de ce plaisir.... Il va donc m'être permis de retourner à mon poste, et de servir encore utilement la cause de la Liberté.

AIR: *Dans le cœur d'une cruelle.*

Une blessure cruelle,
Trois mois, retint ma valeur:
Mais tremblez, troupe rebelle,
Je retourne au champ d'honneur.
Mon âme, aigrie,
A, pour braver le danger,
Le desir de se venger,
Joint à l'amour de la patrie.

Ah ! si votre aveugle rage
M'a compté parmi les morts,
Je renais, et mon courage
Saura vaincre vos efforts.
S'il faut ma vie
Pour assurer nos succès,
On dira : ce bon Français
Mourut deux fois pour sa patrie.

Ma femme et Sophie, tardent bien à venir ; est-ce qu'on ne les trouve pas ? Je suis si impatient de leur apprendre cette bonne nouvelle, que je ne me donne pas le tems d'attendre..... (*Il apperçoit les journaux.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?... les journaux, qu'André a laissés sur ce banc. ... Parbleu ! il faut que je me régale à les lire : depuis trois mois, que je ne lis et n'entends rien, je ne suis plus au courant de nos affaires, il est tems de m'y remettre.... Eh ! mais, une lettre de mon médecin, à ma femme ! car, c'est bien de lui. .. je connais assez son écriture, pour ne pas m'y tromper.... C'est, peut-être, une indiscrétion de l'ouvrir. Mais je suis curieux de savoir si Dorval croyait que je serais si promptement guéri. (*Il lit.*)

CITOYENNE,

Je ne pourrai pas me rendre chez toi, ce matin..... Chez toi ! ah ! ah !.... *Tu sais que je suis occupé à la Section ; je compte que tu me procureras le plaisir de t'y voir.....* Qu'est-ce que cela veut dire ?.... je tremble de continuer.... *Tu n'as d'autre soin à prendre de ton mari, que de le laisser transpirer tout à son aise....* Grand-merci de la complaisance..... *J'espère que le topique que je lui ai donné, produira les plus heureux effets. J'attends sa guérison, avec grande impatience, vu la récompense que tu m'as promise.* Ah ! le monsieur est pressé. *Tu peux en juger par la vivacité de mon amour. Ton ami.*

DORVAL.

Eh ! bien ! voilà une lettre et un style qui ne sont pas équivoques ! car, lorsqu'un homme tutoye une femme, il est bien clair..... Parbleu ! nous verrons comment

comment ils répondront à ce témoignage de leur perfidie..... Eh bien ! pauvres maris ! comptez donc, maintenant, sur la fidélité de vos femmes ; en voilà un exemple bien consolant.... Mais, au surplus, de quoi me plaindrais-je !

AIR : *Ce n'est que pour Madeleine.*

En échappant au trépas,
Souvent un homme se ruine.
Pour s'entourrer des suppots de la médecine,
Il en coute force assignats :
C'est, à toute heure, à chaque pas,
Des frais qui ne finissent pas.
Moi, j'en verrai bientôt la fin, (*bis.*)
Puisqu'obligeamment notre femme,
Se charge, par bonté d'âme,
De payer le médecin.

Bon ! les voilà qui reviennent !.... monsieur le docteur est avec elles.... Cachons-nous derrière cette charmille : il y a à parier que leur conversation me procurera de nouvelles lumières.

SCENE VII.

La Citoyenne POLI, SOPHIE, DORVAL, ANDRE, Le Citoyen POLI, *caché.*

ANDRE.

EH bien ! l'citoyen n'y est plus !.... Il m'avait dit, cependant, qu'il vous attendait ici.

SOPHIE.

Ne nous voyant point arriver, il sera rentré dans la maison. Je vais le chercher : je veux avoir, aujourd'hui, le plaisir de l'embrasser la première. (*Elle sort.*)

ANDRE.

Oh ! je sais où il est ; j'ai laissé les journaux sur ce

banc là, il les aura trouvés, et je gage qu'il s'est renfermé dans son cabinet pour les lire, quoique ça lui soit défendu. J'vas l'gronder d'une jolie manière : j'lui apprendrai à enfreindre comme ça, l'ordonnance du médecin. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

DORVAL, La Citoyenne POLI, et Le Citoyen POLI, *caché.*

La Citoyenne POLI.

En vérité, docteur, je ne sais pourquoi, mais tu me semblés, aujourd'hui, plus gai, plus satisfait, plus aimable, même, qu'à l'ordinaire.

Le Citoyen POLI, *à part.*

Cela commence bien.

DORVAL.

C'est que j'ai des pressentimens que cette journée sera heureuse pour moi.

Le Citoyen POLI.

Nous verrons ça.

DORVAL.

Retenu à la section, je n'osais me flatter de l'espoir de t'y rencontrer.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Tandis que je parlais encore,
Mon bonheur t'amène en ces lieux :
J'apperçois l'objet que j'adore,
Pour un moment, je suis heureux.
Mais c'était peu pour mon ivresse :
Ton époux m'appellant ici,
Sans le savoir, veut bien aussi
Servir mes feux et ma tendresse.

Le Citoyen POLI *à part.*

On n'est pas plus complaisant.

DORVAL.

Crois-tu que ton mari ne se doute pas de notre amour?

La Citoyenne POLI.

Il n'en a pas le plus léger soupçon. Dans l'état où il était, cela aurait pu lui causer une trop vive émotion, et suivant nos conventions, tu t'es toujours rigoureusement observé devant lui.

Le Citoyen POLI *à part.*

Quelle attention!

La Citoyenne POLI.

Ceux que nous avons mis dans la confidence, ont été aussi discrets que les parties intéressées.

Le Citoyen POLI, *à part.*

Cela fait un secret bien gardé.

La Citoyenne POLI.

Il était bien juste de ménager ce cher époux.

Le Citoyen POLI, *à part.*

Grand merci, ma femme.

DORVAL.

Mais si la maladie durait encore longtems! il faudrait pourtant fixer un terme à mon bonheur.

Le Citoyen POLI, *à part.*

Je me charge de cela, moi.

La Citoyenne POLI.

Tu sais nos conditions, il faut y tenir.

ENSEMBLE.

TRIO, de l'Amant jaloux.

La Citoyenne POLI.

Mon cher Dorval, ne crains rien,
Le malade va très-bien.

DORVAL.

Mais si l'art ne sert à rien,
Ma tendresse n'aurait rien.

Le Citoyen POLI.

Oh ! j'entends fort bien,
Et, même, trop bien.

La Citoyenne POLI.

Sois tranquille, mon cher Dorval, l'amour n'est point ingrat, il saura te dédommager de tous tes sacrifices.

ENSEMBLE.

Suitte du Trio.

DORVAL.

Quelle reconnaissance !
A tes soins généreux, je devrai mon bonheur ?
Oui, que l'amour, couronnant mon ardeur,
Soit ma récompense.
Qu'elle reconnaissance !
Je te dois mon bonheur,
C'est là ma récompense.

La Citoyenne POLI.

Point de reconnaissance?
A toi-même, à tes soins, tu devras ton bonheur.
Bientôt, l'amour couronnant ton ardeur
Sera la récompense.
Point de reconnaissance :
Si je fais ton bonheur,
C'est là ma récompense.

Le Citoyen POLI, *à part.*

Tu vas avoir, mon cher docteur,
Le prix de ta constance.
Oui, compte sur ma reconnaissance.
Je vais de ton ardeur
Chercher la récompense.

Après le trio, Poli sort en faisant à Dorval des gestes menaçans, tandis que Sophie rentre de l'autre côté.

SCENE IX.

SOPHIE, DORVAL, La Citoyenne POLI.

SOPHIE.

On ne sait ce que mon père est devenu : on ne le trouve nulle part, il n'est ni dans son cabinet, ni dans sa chambre.

La Citoyenne POLI.

Voyons donc si je serai plus heureuse ; peut-être est-il à se promener sur la terrasse, au bord de l'eau; il y a si longtems qu'il n'a vu sa volière, qu'il aura profité de notre absence, pour rendre visite à ses oiseaux chéris. Attendez-moi là, je reviens à l'instant.

SOPHIE.

Quoi ! ma bonne amie, tu nous laisses seuls ?

La Citoyenne POLI.

Vous en êtes bien fachés l'un et l'autre, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Mais cela ne t'est jamais arrivé.

La Citoyenne POLI.

Il y a commencement à tout.

SOPHIE.

Nous pourrions t'accompagner.

La Citoyenne POLI.

Et si le papa vient au rendez-vous ! il serait malhonnête qu'il ne trouvât personne pour l'y recevoir.

AIR : *Ne soyez qu'infidèles.*

Sans qu'on puisse en médire,
Parlez de vos amours :

Les amans ont toujours
Quelque chose à se dire:
De vos projets,
De vos secrets,
Faites-vous confidence:
Car, s'il est des époux heureux,
C'est qu'ils se sont avant leurs nœuds,
Par de réciproques aveux,
Prouvé leur confiance.

SCENE X.

SOPHIE, DORVAL.

DORVAL.

La belle-mère, ou plutôt ton amie, me joue là un tour un peu méchant.

SOPHIE.

Comment donc?

DORVAL.

Pour la première fois que j'ai le plaisir de t'entretenir seule, elle me met dans la nécessité de ne te parler que de mes défauts.

SOPHIE.

Et cela t'effraye?

DORVAL.

C'est que lorsqu'on aime, on n'est pas jaloux de se faire voir du mauvais côté.

SOPHIE.

Quelle modestie!

DORVAL.

Et que, d'ailleurs, un pareil aveu peut ne pas être favorable à mon amour.

SOPHIE.

C'est-à-dire, que mon amant a la vanité de croire qu'il a plus de défauts que moi ?

DORVAL.

AIR : *Remettez-vous, chaste Suzanne.*

Toi, des défauts ! c'est impossible.
A nos yeux tu n'en peux offrir :
D'un cœur pur, d'une âme sensible,
Le ciel se plût à t'embellir !
De mes nombreux défauts, peut-être,
Il m'est permis d'être confus ;
Mais bientôt ils vont disparaître,
En s'unissant à tes vertus.

SOPHIE.

Le compliment est flatteur ; mais si je te prouvais, par moi-même, que les femmes ont, au moins, autant de défauts que les hommes.

DORVAL.

C'est difficile.

SOPHIE.

Et c'est, cependant, une vérité.

DORVAL.

Dont je ne conviens pas.

SOPHIE.

D'abord.....

DORVAL.

Ah ! tu me permettras de parler le premier ; il en coûterait trop à mon amour-propre, de faire l'aveu de mes mauvaises qualités, quand j'aurais entendu le récit de tes perfections.

SOPHIE.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Je détruirai, s'il le faut,
Les raisons dont on se prévaut ;
Tu vas, en fait de défaut,
Savoir ce que je vaux.
Je suis, d'abord, je suis vive et légère.

DORVAL.

Tranquille, je t'aimerais moins.

SOPHIE.

Très-exigeante ; on ne saurait me plaire
Si l'on n'est pas aux petits soins.

DORVAL.

Garde ce joli défaut,
Ton amant sait tout ce qu'il vaut :
Pour être parfaite, il faut
Que femme ait ce défaut.

Pour moi, je suis jaloux par caractère.

SOPHIE.

Sans l'être, on ne peut aimer bien.

DORVAL.

(*Parlé.*) Ce n'est pas tout : je suis prodigue aussi.
Et pour parer la beauté qui m'est chère,
Je ne saurais épargner rien.

SOPHIE.

Garde ce joli défaut,
Je sens trop bien tout ce qu'il vaut;
Pour être parfait, il faut
Qu'un homme ait ce défaut.

Je n'aime pas que l'on me contrarie.

DORVAL.

Et moi, je suis fort entêté.

ENSEMBLE.

Dans les plaisirs, je veux que l'on varie
Le sentiment et la gaîté.

Garde ce joli défaut,
Je sens trop bien tout ce qu'il vaut ;
Pour être par faite, il faut
Que femme fait, ait ce défaut,
Qu'un homme

SCENE XI.

Les précédens, ANDRE.

ANDRE, *tout essoufflé.*

AH ! mon dieu ! mon dieu ! quoi donc que tout ça va devenir ? c'est une désolation !

SOPHIE.

Qu'as-tu donc, André ?

ANDRE.

C'est sûr qu'il a le cerveau dérangé.

SOPHIE.

Comme te voilà troublé.

ANDRE.

Vas-t-en, mamzelle..... Toi, citoyen monsieur, restez-là.....

DORVAL.

Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau ?

ANDRE.

Imaginez-vous que dès que tu as été sortie, l'citoyen Poli est rentré : j'cours à sa chambre, pour lui dire qu'vous l'attendez. V'là que j'le trouve qui marchait à grands pas, qui parlait tout seul, qui disait..... qui disait..... j'n'ai pas bén entendu c'qui disait, mais j'ai ben vu qu'c'était quelque chose d'extraordinaire..... André, qui m'dit, ma femme et ma fille sont au jardin avec Dorval, allez leur dire que je les prie de rentrer dans leur appartement, et au docteur, qu'il m'attende, je veux l'entretenir en particulier ; citoyen, que j'lui dis, tu vas être obéi : je ne sais pas s'il s'est imaginé,

au mouvement de mes lèvres, que j'lui disais une sottise, mais sur ce mot : tu vas être obéi, v'là le citoyen Poli, dans la vivacité, qui allonge le bras pour me donner un soufflet..... j'dis, qui aurait été d'calibre, si j'l'avais attendu. Comme j'ai vu qu'il était pressé, j'nai pas demandé mon reste ; j'suis vite accouru remplir ma commission. La v'là faite. Adieu, j'n'ai pas envie de me retrouver une seconde fois sur son passage.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

DORVAL, SOPHIE.

SOPHIE.

QUEST-CE que cela signifie ?

DORVAL.

D'où peut naître une agitation si extraordinaire ?

SOPHIE.

Je l'ignore. Mais il ne faut pas nous effrayer : l'homme qui souffre s'affecte de la moindre chose. Au surplus, je cours rejoindre ma belle-mère.

AIR : *De Jocande.*

Sur son cœur et sur son esprit
Elle a beaucoup d'empire ;
Si le moindre chagrin l'aigrit,
Elle sait le détruire.
Pour le calmer, c'est notre emploi,
Nous joindrons avec zèle,
A l'amitié qu'il a pour moi,
L'amour qu'il a pour elle.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

DORVAL, Le Citoyen POLI, *habillé.*

DORVAL.

Qu'a-t-il donc à me dire en particulier, et pourquoi choisit-il le jardin pour le lieu de notre entretien?

Le Citoyen POLI.

Comme le plus commode. Il est seul! bon!.

DORVAL.

Eh! bon jour, mon cher malade; pourquoi donc si matin en toilette?

Le Citoyen POLI.

Pour faire une visitte indispensable.

DORVAL.

Mais c'est une imprudence impardonnable; voilà comme on peut empêcher l'effet des remèdes, et reculer à l'infini le terme de la guérison.

Le Citoyeen POLI.

Je suis bien, même trop bien guéri.

DORVAL.

Vraiment! le topique a donc opéré?

Le Citoyen POLI.

Beaucoup.

AIR: *On compterait les diamans.*

Çà, docteur, tâtez-moi le pouls;
Voyez si j'ai passé la crise.
Eh! bien, comment le trouvez-vous?

DORVAL.

Mauvais, s'il faut que je le dise.
Et prenons-y garde :
Car je sens bien à sa chaleur
Que la tête est un peu gênée.

Le Citoyen POLI.

Dans ce cas-là, mon cher docteur,
Le vrai remède est la saignée. (*Il tire son épée.*)

DORVAL.

Est-ce qu'il est fou ?

Le Citoyen POLI.

Allons, monsieur, en garde.

DORVAL.

Je lui aurai, sans doute, donné une dose trop forte.

Le Citoyen POLI.

Point de façons, défendez-vous.

DORVAL.

Je ne suis point du tout dans l'usage de me battre avec mes malades.

Le Citoyen POLI.

Eh ! bien, monsieur, vous commencerez par moi.

DORVAL.

AIR : *Vaudeville de l'Officier de Fortune.*

Eh ! mais, mon cher, quelle folie !
Retire ce fer assassin,
N'expose pas ainsi la vie
Que tu dois à ton médecin.
Envers soi-même, en conscience,
C'est être aussi trop inhumain,
Echappant à son ordonnance,
De vouloir mourir de sa main.

Le Citoyen POLI

Il fallait m'ôter la vie, monsieur, et ne pas me ravir l'honneur.

DORVAL.

L'honneur !.... Mais je crois, vraiment, qu'il perd la tête.

Le Citoyen POLI.

Démentez donc, si vous l'osez, ce témoin de ma honte..... A qui cette lettre est-elle adressée ?

DORVAL.

A la citoyenne Poli.

Le Citoyen POLI.

Eh ! bien, écrit-on en ces termes à une femme que l'on respecte.

DORVAL, *se met à rire.*

C'est cela..... Ah ! ah ! ah ! ah ! En vérité, mon bon ami, ta femme ne méritait pas un soupçon si offensant.

Le Citoyen POLI.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Mais voyez donc quel ris mocqueur
Il joint à son outrage.

DORVAL.

Faut-il, pour se mettre en fureur,
S'attacher au langage.

Le Citoyen POLI.

Des mots je connais la valeur ;
Rends-moi raison, rends-moi l'honneur.

DORVAL.

Mon cher, reconnais ton erreur.

Le Citoyen POLI.

Allons, en garde. (*bis.*)

DORVAL.

Mais prends donc garde. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Le Citoyen POLI.

Point de raison, il faut nous battre,
Et sans délai, je veux combattre.

DORVAL.

Sans s'expliquer, il veut se battre ;
Défendons-nous, sans le combattre

SCENE XIV.

Les précédens, ANDRE.

ANDRE, *accourant et criant.*

AU secours ! au secours ! Marianne, mamzelle, madame, citoyenne.....

AIR : *Du branle sans fin.*

Il faut sonner le tocsin ;
Ah ! mon dieu, quelle incartade !
V'là-t-y pas le médecin,
Aux pris's avec son malade.

SCENE XV.

Les précédens, MARIANNE.

Le Citoyen POLI.

RETIREZ-VOUS, André.

MARIANNE.

Quel train ! quels cris ! quel fracas !
Ah !....
Mon dieu, la belle équipée !

Comment s'fait-il qu'on n'meur' pas
Rien qu'à la vue d'une épée.

Le Citoyen POLI.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

SCENE XVI et DERNIÈRE.

Les précédens, La Citoyenne POLI, SOPHIE.

SOPHIE, La Citoyenne POLI.

Mais d'où peut naître, entre vous,
Cette funeste querelle !
A des sentimens plus doux,
Que la raison vous rappelle.

DORVAL.

Vous le voyez, il est, graces à mes soins, parfaitement guéri, et voilà comme il veut me récompenser.

SOPHIE, et La Citoyenne POLI.

Il est guéri !

Le Citoyen POLI.

Oui, je le suis, mais.....

ENSEMBLE.

DORVAL.

Il prétend qu'à son honneur
J'ai fait un sanglant outrage :
Il en prend, dans sa fureur,
Ce billet pour témoignage.

Le Citoyen POLI.

Je sais venger mon honneur,
Alors qu'un traître l'outrage ;
Et si je suis en fureur,
Madame, c'est votre ouvrage.

ANDRE, MARIANNE.

Vous, qui, toujours, sur son cœur
Savez prendre l'avantage ;
Commandez, et sa fureur
Va se dissiper, je gage.

La Citoyenne POLI, *lisant.*

Je ne pourrai pas me rendre chez toi .... Tu n'as d'autres soins à prendre de ton mari, que de le laisser transpirer tout à son aise. ... Ah ! voilà donc la cause de cette grande fureur..... Ce n'est que parce que tu me tutoyes.

TOUS.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Le Citoyen POLI.

Comment ! ce n'est que cela !

La Citoyenne POLI.

C'est que tu ne sais pas que par un usage, auquel nos cœurs ont donné force de loi, tous les républicains, qui ne forment qu'une seule famille, ont adopté le langage de la fraternité.

SOPHIE.

Et que, dorénavant, sans manquer au respect que je dois à mon père ; au lieu de lui dire poliment : j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon jour ; je lui dirai tendrement : papa, viens embrasser ta fille, comme tu l'aimes.

MARIANNE.

Et moi, maintenant, j'te dirai : citoyen, ton déjeûner est prêt.

ANDRE.

Et moi, citoyen, j'espère que quand j'te dirai *toi*, tu ne seras plus tenté de me rendre en gros, les amendes que j'ai payées en détail, pour m'accoutumer à ne pas dire vous.

Le Citoyen POLI.

Comment ! tous les républicains se tutoyent ! Ils

Ont

ont raison ; grandement raison ! C'est fort bien, pour le tutoyement ; mais cet amour, dont il est question dans la lettre..... Cette récompense promise au docteur.

La Citoyenne POLI.

Oh ! pour cela, c'est une autre affaire ; çà ne me regarde pas ; que les coupables s'expliquent.

Le Citoyen POLI.

Quoi ! les coupables ?

SOPHIE.

AIR : *Vaudeville de la Plaque.*

Epris de l'ardeur la plus tendre,
Nos cœurs brûlaient du même feu.
Mais nous avions juré d'attendre
Ta guérison et ton aveu.
Sa tendresse m'était bien chère,
Mais pour le payer de retour,
Les soins qu'il a pris de mon père,
Ont encor plus fait que l'amour.

Le Citoyen POLI.

Quoi ! Dorval aime ma fille !

La Citoyenne POLI.

Et en est également aimé : mais pour donner un nouvel aiguillon aux soins que Dorval prenait de toi, j'ai voulu qu'il ne te fit l'aveu de sa tendresse, que lorsque tu serais parfaitement guéri, bien sûre que tu ne refuserais pas la main de ta fille à ton libérateur.

Le Ctioyen POLI.

Ah ! pardon, ma bonne amie, mille fois pardon. Comment ai-je pu soupçonner si légérement ceux qui ont tout fait pour moi ; oui, sans doute, je consens à votre bonheur ; mariez-vous, et puisse, mon cher Dorval, mon aimable Sophie acquitter la reconnaissance et réparer les torts de son père.

DORVAL.

J'accepte cette récompense, plus volontiers que celle que tu me proposais tout-à l'heure.

Le Citoyen POLI.

Ne parlons plus de cela : heureusement, notre duel n'a pas eu des suittes dangereuses.

La Citoyenne POLI.

C'est toi, pourtant, qui l'avais provoqué.

Le Citoyen POLI.

Pardon, ma bonne amie, c'est la dernière fois que cela m'arrive.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Etrangère à tous les excès,
La raison va détruire
Cet abus, qui, chez les Français,
Avait pris trop d'empire.
Le conserver, en ce moment,
C'est trahir la patrie ;
Car ce n'est qu'en la défendant,
Qu'on doit risquer sa vie.

ANDRE.

Ça, citoyenne Marianne, v'là tout le monde d'accord, v'là tout le monde heureux, v'là deux citoyens qui se marient, est-ce qu'il n'y a que nous qui ne serons pour rien dans cette affaire-ci ?

MARIANNE.

Ah ! je te vois venir.

ANDRE.

Tiens, pas de façons : oui, ou non.

MARIANNE.

Eh ! bien ! oui.

Le Citoyen POLI.

Bien, mes enfans, fort bien. Et pour les deux mariages, nous ne ferons qu'une noce.

VAUDEVILLE.

ANDRE.

AIR : *Jeunes filles et jeunes garçons.*

V'là donc qu'enfin j'obtiens ta main,
Tu la devais à ma constance.

MARIANNE.

Je la devais à ta constance.

ANDRE.

Chez les gens, ci-d'vant, d'importance,
Les choses n'allaient pas si grand train.
Entre nous, pour conclure,
Il n'faut pas d'grands apprêts :
Quand deux amants sont prêts,
D'la noce : qui fait les frais ?
La Nature !

DORVAL.

De deux amans, suivez les pas
Dans le fond d'un obscur boccage, (*bis.*)
Vous verrez qu'en fait de langage,
Sans se contraindre, ils sont au pas.
Là, le *toi*, sans injure,
Est à l'ordre du jour :
Dans ce charmant séjour,
Qui fait parler l'amour ?
La Nature !

La Citoyenne POLI.

Nous allons voir la Liberté,
Sous tous lieux la raison propage, (*bis.*)
Partout établir le langage
Et les lois de l'Egalité.

Le Citoyen POLI.

L'orgueil et l'imposture,
Vont tomber à la fois.

La Citoyenne POLI.

Mais aux peuples sans rois,
Qui dictera des lois ?

Le Citoyen POLI.

La Nature !

SOPHIE, *au Public.*

Ailleurs, déployant leurs efforts,
L'art et l'esprit, de compagnie, (*bis.*)
Des grands talents et du génie,
Etalent les riches trésors.
La gaité franche et pure,
Chez nous, sans ornement,
Pour votre amusement,
Consulte bonnement
La Nature.

FIN.